

Julien Apolon et le gâteau

– Comment peut-elle s'en sortir sans ennuis ? dit Anémone à Matilda. Les enfants racontent sûrement ce qu'ils ont vu à leurs parents. Moi, je sais que mon père ferait un foin du diable s'il savait que la directrice m'a attrapée par les cheveux et balancée de l'autre côté de la cour.

– Il ne dirait rien, soupira Matilda. Et je peux t'expliquer pourquoi. C'est bien simple, il ne te croirait pas.

– Je te garantis qu'il me croirait.

– Non, soupira de nouveau Matilda. Et pour une bonne raison. Ton histoire paraîtrait trop invraisemblable pour être réelle. Voilà le grand secret de Legourdin.

– C'est-à-dire ? demanda Anémone.

– Il ne faut jamais rien faire à moitié si on ne veut pas se faire punir. Mettre le paquet. Passer les bornes. S'arranger pour pousser la dinguerie au-delà du croyable. Quel parent admettrait cette histoire de tresses ? Pas un seul, je te dis. En tout cas, les miens sûrement pas. Ils me traiteraient de menteuse.

– Dans ce cas-là, remarqua Anémone, la mère d'Amanda ne va pas lui couper ses nattes.

– Non, répondit Matilda, c'est Amanda qui le fera elle-même. Ça ne fait pas un pli.

– Tu crois qu'elle est folle ? demanda Anémone.

– Qui ?

– Legourdin.

– Non, elle n'est pas folle, répondit Matilda, mais elle est très dangereuse. Être élève ici, c'est comme d'être enfermée dans une cage avec un cobra. Il faut avoir de bons réflexes.

Un autre exemple de la férocité de la directrice les édifia dès le lendemain. Pendant le déjeuner, il fut annoncé que l'école au complet devrait se rassembler dans la grande salle de réunion dès la fin du repas.

Lorsque les quelque deux cent cinquante garçons et filles eurent pris place dans la salle, Mlle Legourdin monta sur l'estrade. Aucun des autres professeurs ne l'accompagnait. Dans sa main droite, elle tenait une cravache.

Plantée au centre de l'estrade, jambes écartées, poings sur les hanches, elle promena un regard flamboyant sur la mer de visages levés vers elle.

– Qu'est-ce qui va se passer ? chuchota Anémone.

– Je ne sais pas, répondit Matilda sur le même ton.

Toute l'école semblait suspendue aux paroles de la directrice.

– Julien Apolon ! aboya brusquement Legourdin. Où est Julien Apolon ?

Une main se tendit parmi les enfants assis.

– Viens ici ! cria Legourdin. Et en vitesse !

Un jeune garçon de onze ans, rond et replet, se leva et, d'un pas décidé, gagna l'estrade qu'il escalada.

– Mets-toi là ! ordonna Legourdin, l'index pointé.

Le gamin obéit ; il paraissait nerveux. Il savait très bien qu'on ne l'avait pas fait venir pour lui décerner un



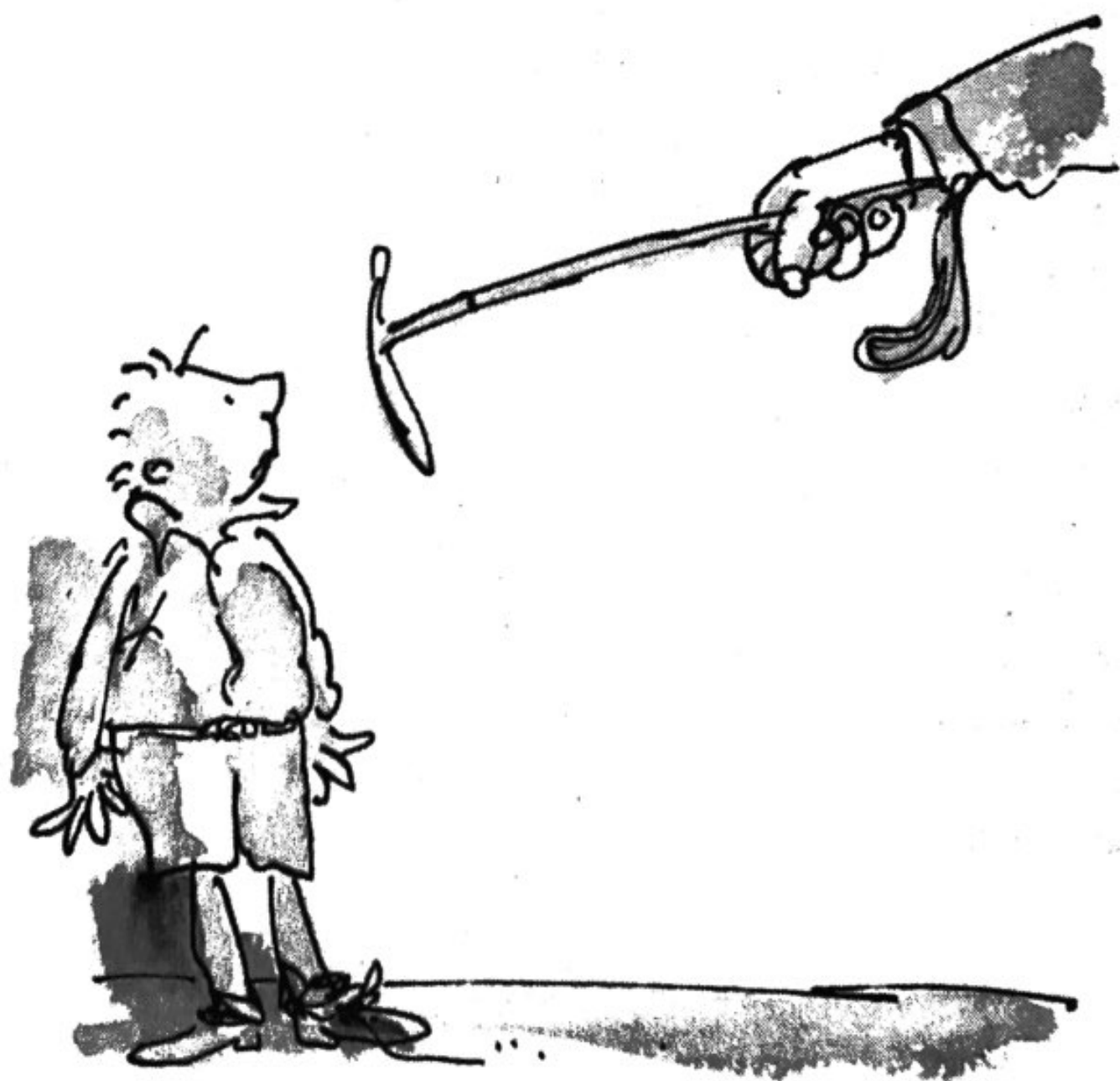
prix. D'un œil méfiant, il surveillait la directrice, s'écartant d'elle à petits pas furtifs, battant en retraite comme un rat guetté par un fox-terrier. Son visage, mou et empâté, était devenu grisâtre d'appréhension. Ses chaussettes lui pendaient sur les chevilles.

– Ce *bubon*, tonna la directrice en braquant sur lui sa cravache comme une rapière, ce *furoncle*, cet *anthrax*, ce *flegmon pustuleux* que vous avez devant vous est un misérable criminel, un rebut de la pègre, un membre de la mafia !

– Qui, moi ? fit Julien Apolon, l'air sincèrement ahuri.

– Un voleur ! hurla Mlle Legourdin. Un escroc, un pirate, un brigand, un coquin !

– Ah, dites donc ! fit le gamin. Tout de même...



– Nierais-tu, par hasard, misérable bourbillon ? Est-ce que tu plaiderais non coupable ?

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, balbutia le gosse, plus éberlué que jamais.

– Je m'en vais te le dire de quoi je parle, espèce de petit mal blanc ! hurla de plus belle Mlle Legourdin. Hier matin, pendant la récréation, tu t'es glissé dans la cuisine comme un serpent et tu as volé une tranche de mon gâteau au chocolat sur mon plateau à thé ! Ce plateau qui venait d'être préparé exprès pour moi par la cuisinière. Mon en-cas du matin ! Quant au gâteau, il venait de mes provisions personnelles. Ce n'était pas le gâteau des élèves. Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais manger les mêmes saletés que vous ? Ce gâteau était fait avec du vrai beurre et de la vraie crème ! Et lui, ce jeune forban, ce perceur de coffres, ce détrousseur de grand chemin que vous voyez là, avec ses chaussettes en tire-bouchon, il m'a volé mon gâteau et l'a mangé !

– C'est pas moi ! s'écria le gamin, virant du gris au blanc.

– Ne mens pas, Apolon ! aboya Mlle Legourdin. La cuisinière t'a vu. Et elle t'a même vu le manger.

Mlle Legourdin s'arrêta un instant pour essuyer l'écume qui lui moussait aux lèvres.

Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut sur un ton soudain posé, doucereux, presque amical. Penchée sur le gamin, souriante, elle lui dit :

– Tu l'aimes bien, mon gâteau spécial au chocolat, hein, Apolon ? Il est bon et délicieux ?



– Très très bon, répondit le gamin.

Les mots lui avaient échappé malgré lui.

– Tu as raison, reprit Mlle Legourdin. Il est très très bon. Je crois donc que tu devrais féliciter la cuisinière. Quand un monsieur s'est régalé d'un repas succulent, Julien Apolon, il transmet toujours ses compliments au chef. Tu ne savais pas ça, hein ? Il est vrai que les gens qui fréquentent les criminels des bas-fonds ne sont pas réputés pour leurs bonnes manières.

Le gamin resta silencieux.

– Madame Criquet ! cria Mlle Legourdin, tournant la tête vers la porte. Venez ici, madame Criquet. Apolon voudrait vous dire tout le bien qu'il pense de votre gâteau au chocolat !

La cuisinière, une asperge flétrie qui donnait l'impression d'avoir été soumise depuis belle lurette à une dessiccation totale dans un four brûlant, monta sur l'estrade. Elle portait un tablier blanc douteux et son apparition avait été visiblement organisée d'avance par la directrice.

– Allons, Julien Apolon, tonna Mlle Legourdin, dis à Mme Criquet ce que tu penses de son gâteau au chocolat.

– C'est très bon, marmonna le gamin.

Sans nul doute, il commençait à se demander ce qui l'attendait. Il n'avait qu'une certitude : la loi interdisait à Mlle Legourdin de le frapper avec la cravache dont elle se tapotait la cuisse à petits coups. Mais ce n'était qu'une maigre consolation car Mlle Legourdin était une personne imprévisible. Jamais l'on ne savait ce qu'elle allait inventer.

– Vous entendez, madame Criquet, cria Mlle Legourdin, Apolon aime votre gâteau. Il adore votre gâteau. En avez-vous un peu plus à lui donner ?

– Oh, oui, répondit la cuisinière.

Elle semblait avoir appris ses répliques par cœur.

– Alors, allez donc le chercher. Et apportez un couteau pour le couper.

La cuisinière s'éclipsa. Presque aussitôt, elle réapparut, ployant sous le poids d'un énorme gâteau au cho-

colat posé sur un plat de porcelaine. Ce gâteau avait bien quarante centimètres de diamètre et il était nappé d'un luisant glaçage à base de chocolat.

– Posez-le sur la table, dit Mlle Legourdin.



Il y avait, au centre de l'estrade, une petite table avec une chaise disposée derrière. La cuisinière plaça avec précaution le gâteau sur la table.

– Assieds-toi, Apolon, ordonna Mlle Legourdin. Assieds-toi ici.

Le gamin s'approcha à pas prudents de la table et s'assit. Puis il contempla le gâteau géant.

– Eh bien, voilà, Apolon, dit Mlle Legourdin, et de nouveau sa voix était sucrée, persuasive, presque onctueuse. Il est entièrement pour toi, ce gâteau. Comme tu avais tellement apprécié la tranche que tu as mangée, j'ai demandé à Mme Criquet de t'en préparer un énorme rien que pour toi.

– Ah... merci, fit le gosse, totalement ahuri.

– Remercie donc Mme Criquet.

– Merci, madame Criquet, dit le gamin.

La cuisinière restait plantée là, raide comme un passe-lacet, les lèvres serrées, l'air pincé. On aurait dit qu'elle avait la bouche pleine de jus de citron.

– Allez, vas-y, déclara Mlle Legourdin. Coupe-toi une belle tranche de ce gâteau pour le goûter.

– Quoi ? Tout de suite ? demanda le gamin, circonspect.

Tout cela cachait un piège, il s'en doutait. Mais quoi au juste ?

– Je pourrais pas l'emporter chez moi ? demanda-t-il.

– Ce ne serait pas poli, répondit Mlle Legourdin avec un sourire rusé. Tu dois montrer à notre bonne cuisinière que tu la remercies de tout le mal qu'elle s'est donné.

Le gamin ne bougea pas.

– Allons, vas-y, je te dis, reprit Mlle Legourdin. Coupe-toi une tranche et mange. On n'a pas toute la journée.

Le gamin saisit le couteau et, à l'instant où il allait

entamer le gâteau, retint son geste. Il considéra le gâteau, leva les yeux vers Mlle Legourdin, puis vers la cuisinière filiforme, à la bouche en cul de poule. Tous les enfants rassemblés attendaient, sur le qui-vive, qu'il se passe quelque chose. La mère Legourdin n'était pas du genre à offrir un gâteau au chocolat par pure générosité. Beaucoup supposaient qu'il était truffé de poivre, d'huile de foie de morue ou de toute autre substance répugnante propre à rendre celui qui en mangeait malade comme un chien. Peut-être même s'agissait-il d'arsenic, auquel cas il tomberait mort en dix secondes pile. À moins que le gâteau ne fût piégé



et qu'il n'explosât au premier contact du couteau, emportant avec ses débris le cadavre déchiqueté de Julien Apolon. Personne, à l'école, ne doutait que Mlle Legourdin fût capable des pires excès.

– Je veux pas le manger, dit le gamin.

– Goûte-le tout de suite, petit morveux, hurla Mlle Legourdin. Tu insultes Mme Criquet.

Très délicatement, le gamin coupa une mince part du gâteau, la souleva, reposa le couteau, saisit la tranche collante entre ses doigts et se mit à la mastiquer sans hâte.

– C'est bon, hein ?

– Très bon, dit le gamin en mâchant avec application.

Puis il finit la tranche.

– Prends-en une autre !

– Ça suffit, merci, murmura le gamin.

– J'ai dit : prends-en une autre ! répéta Mlle Legourdin. Mange une autre tranche ! Fais ce qu'on te dit !

– J'en veux pas d'autre, dit le gamin.

Alors Mlle Legourdin explosa :

– Mange ! hurla-t-elle en se frappant la cuisse de sa cravache. Si je te dis de manger, tu manges ! Tu voulais du gâteau. Tu as volé du gâteau ! Et, maintenant, tu es servi. Et tu vas le manger. Tu ne quitteras pas cette estrade et personne ne sortira de cette salle avant que tu aies mangé entièrement le gâteau posé devant toi ! Tu as bien compris, Apolon, c'est bien clair ?

Le gamin regarda Mlle Legourdin. Puis il baissa les yeux sur l'énorme gâteau.

– Mange ! Mange !

Très lentement, le gamin se coupa une deuxième tranche et se mit à la manger. Matilda était fascinée.

– Tu crois qu’il pourra y arriver ? chuchota-t-elle à Amanda Blatt.

– Non, répondit Amanda sur le même ton. C’est impossible. Il sera malade avant d’être arrivé à la moitié.

Le gamin continuait à mâcher. Quand il eut fini la deuxième tranche, il regarda Mlle Legourdin, hésitant.

– Mange ! hurla-t-elle. Les petits voleurs gloutons qui aiment les gâteaux doivent les manger ! Mange plus vite ! Plus vite ! On ne va pas passer la journée ici ! Et ne t’arrête pas comme ça ! La prochaine fois que tu t’arrêtes avant d’avoir tout fini, tu auras droit à l’Étouffoir ; je te boucle dedans et je jette la clef dans le puits !

Le gamin se coupa une troisième tranche et entreprit de l’avaler. Il acheva cette dernière plus rapide-



ment que les deux précédentes et à peine eut-il fini qu'il prit le couteau pour se couper une nouvelle tranche. De façon étrange, il donnait l'impression d'avoir trouvé son rythme de croisière.

Matilda, qui l'observait avec attention, n'avait encore remarqué chez lui aucun signe de fléchissement. Il paraissait même plutôt prendre peu à peu confiance.

– Dis donc, il s'en tire pas mal, souffla-t-elle à Anémone.

– Il sera bientôt malade, murmura Anémone. Ça va être affreux.

Lorsque Julien Apolon eut réussi à absorber la moitié du gâteau géant, il s'arrêta deux ou trois secondes et prit quelques profondes inspirations.

Mlle Legourdin, poings aux hanches, le fusillait des yeux :

– Continue ! cria-t-elle. Allez, mange !

Soudain, le gamin laissa échapper un énorme rot qui se répercuta dans la grande salle comme un roulement de tonnerre. De nombreux rires s'élevèrent dans l'assistance.

– Silence ! cria Mlle Legourdin.

Le gamin se tailla une autre tranche de gâteau et se mit à la manger rapidement. Il paraissait toujours d'attaque. En tout cas, il n'était certainement pas près de déclarer forfait et de s'écrier : « Je ne peux plus ! Je ne peux plus manger ! Je vais être malade ! » Bref, il était encore dans la course.

Alors, un changement subtil se fit jour parmi les

deux cent cinquante enfants, témoins de la scène. Un peu plus tôt, ils flairaient l'imminence du désastre. Ils s'étaient préparés à une scène pénible où la malheureuse victime, bourrée de gâteau jusqu'aux sourcils, devrait jeter bas les armes et demander grâce ; après quoi, Legourdin, triomphante, enfournerait sans pitié tout le reste du gâteau dans le gosier du gamin suffoquant.

Mais, tout au contraire, Julien Apolon avait franchi les trois quarts du chemin et continuait à mastiquer gaillardement. On sentait qu'il commençait à se faire plaisir. Il avait une montagne à gravir et, par le diable, il en atteindrait le sommet, quitte à mourir pendant sa tentative. De plus, il se rendait maintenant clairement compte qu'il tenait son public en haleine et que, sans le montrer, ce public faisait bloc avec lui. Il ne s'agissait plus maintenant que d'une bataille entre lui et la puissante mère Legourdin.

Soudain, quelqu'un cria :

– Vas-y, Juju ! Tu y arriveras !

Mlle Legourdin pivota sur elle-même et brailla :

– Silence !

L'assistance n'en perdait pas une miette. Tous avaient pris parti dans le duel en cours. Ils mouraient d'envie d'applaudir mais n'osaient pas s'y décider.

– Je crois bien qu'il va y arriver, susurra Matilda.

– Je le pense aussi, répondit Anémone. Jamais je n'aurais cru quelqu'un capable de manger tout seul un gâteau de cette taille-là.

– Legourdin n'y croyait pas non plus, chuchota

Matilda. Regarde-la. Elle devient de plus en plus rouge. S'il gagne, elle va le tuer, c'est sûr.

Le gamin commençait à ralentir, c'était indiscutable, mais il continuait néanmoins à enfourner les bouchées de gâteau avec la persévérance d'un coureur de fond qui a entrevu la ligne d'arrivée et sait qu'il doit tenir jusqu'au bout. Lorsqu'il eut avalé la toute dernière bouchée, une formidable ovation monta de l'assistance. Les enfants sautaient sur leurs chaises, poussaient des cris, applaudissaient et s'époumonaient :



– Bravo, Juju ! T'as gagné, Juju ! À toi la médaille d'or !

Mlle Legourdin se tenait immobile sur l'estrade ; son large visage chevalin avait pris la couleur de la lave en fusion et ses yeux étincelaient de fureur. Elle fixait un

regard meurtrier sur Julien Apolon qui, affalé sur sa chaise comme une outre pleine à craquer, à demi comateux, était incapable de bouger ou de parler. Une mince pellicule de transpiration luisait sur son front, mais un sourire de triomphe illuminait son visage.



Brusquement, elle plongea en avant, empoigna le vaste plateau de porcelaine qui ne portait plus que des traces de chocolat, le brandit au-dessus d'elle et l'abattit avec violence sur le crâne de Julien Apolon, plongé dans l'hébétude. Des éclats de porcelaine voltigèrent de tous côtés.

Le gamin était à ce point bourré de gâteau qu'il avait acquis la consistance d'un sac de ciment humide et même un marteau-pilon l'eût à peine entamé. Il se contenta de secouer la tête deux ou trois fois sans cesser de sourire.

– Va te faire pendre ! hurla Mlle Legourdin.

Et elle quitta l'estrade à grandes enjambées, la cuisinière sur les talons.

